



Allocution de

Zahra Banisadr
Docteure honoris causa
de la Faculté des lettres
et sciences humaines

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS

Samedi 1^{er} novembre 2025

Neuchâtel

Mesdames, Messieurs en vos titres et fonctions,

Chères et chers ami-e-s,

C'est avec une grande émotion que je prends la parole au nom des lauréats et lauréates du doctorat honoris causa, pour exprimer notre profonde gratitude à l'Université de Neuchâtel, qui nous rassemble et nous unit aujourd'hui.

Partager cette distinction avec des personnalités éminentes du monde académique est un honneur dont je mesure pleinement la portée et la symbolique. Si nos parcours sont différents, si nos histoires sont singulières, j'ai le sentiment profond qu'un même fil nous relie : le souci de la dignité humaine, et la conviction que le savoir n'est pas seulement un héritage, mais un levier pour comprendre, pour transformer, pour humaniser le monde.

Tahira Michelle Probst, professeure de psychologie à l'Université de l'État de Washington, analyse l'impact des facteurs économiques et des technologies émergentes sur la santé, la sécurité et le bien-être des travailleurs et travailleuses, notamment les plus vulnérables.

Thomas Probst, professeur de droit à l'Université de Fribourg, spécialiste du droit privé et des nouvelles technologies, s'intéresse aux implications juridiques touchant directement les individus, de la protection des données à la responsabilité civile.

Andreas Georg Scherer, professeur à l'Université de Zurich, expert en éthique des affaires et en responsabilité sociale, étudie le rôle des entreprises dans la société et leurs obligations envers les parties prenantes humaines et environnementales.

Un même fil nous unit, mais sans doute, aussi, un même idéal : contribuer à bâtir un monde plus juste, plus solidaire, plus respectueux de la dignité humaine et de notre environnement. Un idéal qui trouve une résonance particulière avec le thème du Dies academicus choisi cette année : l'art de transmettre. Un thème qui rejoint une conviction profonde et qui oriente mon engagement comme professionnelle des migrations et de l'interculturalité mais aussi comme fille d'exilés et comme citoyenne, convaincue que pour rester vivant, le savoir doit être accessible. Accessible afin de nourrir le développement humain, renforcer la cohésion sociale et, en définitive, faire

société dans et par la démocratie. Cette conviction me porte, elle m'inspire, elle nourrit mon engagement. Mon engagement dans le canton de Neuchâtel, qui m'a accueillie avec confiance et bienveillance, s'est imposé comme une évidence. J'y ai fait des rencontres précieuses, devenues amitiés, complices d'idées et d'idéaux, avec qui partager, réfléchir et donner vie à des projets citoyens porteurs de sens.

Fille d'Iraniens contraints à l'exil, je suis née dans le Paris des années soixante traversé par les secousses de Mai 68, quand la jeunesse réclamait l'imagination au pouvoir. Alors qu'au même moment, en Iran, mon pays d'origine, la dictature étouffait toute velléité de liberté. C'est sans doute de cette tension qu'est née ma volonté de transmettre : transmettre pour préserver la mémoire, pour faire circuler les savoirs, pour ne pas oublier l'histoire. Une volonté mais aussi un état d'esprit nourris par une enfance, une vie, marquée à la fois par la violence de la dictature et par l'espérance de liberté. En 2015, alors que je recevais le Prix de la citoyenneté de la Ville de Neuchâtel, mon père me dit une phrase que j'ai gardée en mémoire mais aussi comme un devoir, une responsabilité : Il se peut que tu ne rentres jamais dans notre pays. Alors contribue à faire de celui où tu vis un laboratoire de démocratie. La démocratie, la dignité humaine et les droits fondamentaux sont des aspirations universelles qui ne sont jamais définitivement acquis. Ils exigent vigilance et engagement. Ces mots résonnent toujours et m'accompagnent.

Mais au fond... quel est le rôle du savoir ? Et qu'est-ce que transmettre ? Le savoir n'est jamais neutre. Il peut être instrumentalisé. Servir un pouvoir autoritaire, hégémonique, ou, au contraire, nourrir la démocratie. Il peut enfermer... ou libérer. Le sociologue Alvin Toffler, l'un des grands penseurs de la fin du siècle passé, l'annonçait dès 1991, dans *Les Nouveaux Pouvoirs*. À l'aube du XXI^e siècle, disait-il, le savoir deviendrait la ressource essentielle du pouvoir. Le levier décisif de la domination dans les sociétés modernes. Surpassant la richesse matérielle. Surpassant même la puissance militaire. Et aujourd'hui... Nous voyons combien cette prédiction s'est réalisée. Mais l'histoire nous rappelle qu'un autre usage du savoir est possible. Celui porté par l'esprit des Lumières. Un esprit né de la lente démocratisation du savoir. Nourri par l'imprimerie, les encyclopédies, les salons, les bibliothèques. Un esprit qui fait circuler les idées. Qui libère la pensée critique. Qui ouvre la voie à un espace public vivant. Ouvert. Exigeant. Transmettre, aujourd'hui, c'est prolonger cet héritage. C'est éveiller la curiosité. C'est ouvrir des chemins d'émancipation. C'est rendre chacune et chacun libre dans sa pensée, libre dans sa vie. Cette vision se heurte aujourd'hui à un monde en crise de sens. La mémoire s'efface. Le lien social se délite. La post-vérité fragilise notre socle commun. Nous vivons dans un monde fragmenté. Bouleversé par l'accélération du temps et l'irruption de l'intelligence artificielle. Mais aussi par l'accroissement des inégalités. Par la défiance envers les institutions. Par l'affaiblissement de l'idéal démocratique. Par la montée des nationalismes.

Nous vivons dans un monde où même les mots ne veulent plus dire la même chose pour chacune et chacun. Or, comme le rappelle l'historien Pierre Rosanvallon, lui aussi docteur honoris causa de l'Université de Neuchâtel, le point de départ de la démocratie est justement ce langage partagé. Lorsque les mots n'ont plus le même sens, la démocratie devient impossible. Dans ce contexte, transmettre prend une dimension nouvelle. C'est un acte d'émancipation mais c'est aussi un acte de résistance. Peut-être l'acte le plus essentiel. Le plus subversif. Le plus révolutionnaire.

Face à ce défi, quelle place pour l'Université ? Quelle posture, alors que les think tanks, les réseaux d'influence et les soi-disant « experts » autoproclamés occupent l'espace public ? L'Université doit rester cette agora critique. Ce lieu où le doute devient une vertu. Où l'on apprend à penser contre ses propres certitudes. Où, comme le rappelait le philosophe Edward Saïd, la diversité des voix est la condition même de sa mission critique et émancipatrice. Une Université ouverte à la complexité. À l'incertitude. À l'inconfort. Mais aussi une Université à l'écoute. Car comment transmettre, si les savoirs se coupent du réel ? S'ils ne répondent pas ou plus ni aux questionnements des étudiants et des étudiantes, ni à ceux de la société civile ?

Comment conscientiser, sensibiliser, si les grands enjeux, le climat, l'histoire coloniale, les discriminations, les génocides, Gaza, deviennent tabous ou aseptisés ? Pour qu'elle puisse remplir sa mission, nous avons besoin d'une Université dont l'indépendance soit garantie, la liberté académique préservée, protégée. L'enjeu est de taille. Car comme le soulignait récemment la journaliste Claire Legros dans *Le Monde*, l'indépendance de l'enseignement universitaire est attaquée, remise en cause jusque dans les démocraties. Or cette liberté académique n'est pas un privilège. Elle est une garantie indispensable au débat public. Un indicateur central de la santé démocratique d'un pays.

Ainsi, pour conclure : transmettre, ce n'est pas seulement diffuser. C'est éveiller. C'est former à l'analyse et à l'initiative. Mais c'est aussi préserver la mémoire. Créer du lien. C'est semer des graines d'espérance. De liberté. De dignité. C'est permettre notre émancipation face aux tentations autoritaires du pouvoir. Je reçois ce doctorat honoris causa avec humilité. Je le partage avec toutes celles et tous ceux qui ont pensé, porté, construit ces projets avec moi, et qui sont ici présents. Je le reçois aussi comme un encouragement à continuer. À croire en notre capacité collective à être des passeurs de sens. Dans un monde parfois désorienté. Je renouvelle mes remerciements à l'Université de Neuchâtel au nom des autres lauréats et lauréates.

Permettez-moi de terminer avec deux pensées : pour mes parents. Mon père, qui m'a transmis le sens de l'engagement. Un engagement qu'il disait vital pour la démocratie. Pour ma mère ici présente qui l'a accompagné dans tous ses combats. Une pensée également pour le Dr Mohammad Mossadegh, diplômé de cette Université en 1913, qui en 1952 défendit la nationalisation de l'industrie pétrolière iranienne devant la Cour internationale de Justice de La Haye : un plaidoyer historique pour le droit des peuples à disposer de leurs ressources. À lui aussi, nous devons une certaine idée de la liberté. Et de l'indépendance.

Je vous remercie.

